Théodore Maunoir
du Mont Gosse à l'hôpital Gourgas

Laurence Winthrop

Les Maunoir à Mornex

L'idylle de Théodore et Herminie à Tarabara

Roger Durand

L'ultime combat de Théodore Maunoir

Pour un hôpital inspiré de l'esprit croix-rouge

Comité Théodore Maunoir
Société Henry Dunant

Autoportrait d'Herminie Maunoir

Théodore Maunoir
du Mont Gosse à l'hôpital Gourgas

Genève
Comité Théodore Maunoir
Société Henry Dunant
2019

Les Maunoir à Mornex

L'idylle de Théodore et Herminie à Tarabara

Laurence Winthrop

Depuis toujours, le Salève appartient aux Genevois, sur le plan affectif, s'entend[1]. Au début du XIXe siècle, la période qui nous intéresse aujourd'hui, monter au Salève était une nécessité pour respirer l'air frais et léger de la montagne et sortir surtout de Genève, cette ville surpeuplée encore resserrée à l'intérieur de ses murailles. Le ciel souvent bas couvrait et plombait la ville, si bien que la bise, aussi noire qu'elle pouvait être, avait au moins le mérite de chasser les nuages et les odeurs nauséabondes.

La bourgeoisie aisée possédait des maisons de campagne à Cologny, à Vandœuvres comme à Landecy à la recherche d'espace et de nature. Ou encore en altitude, au Salève à quelques kilomètres à peine de Genève. On y accédait en prenant des chars à bancs attelés à des chevaux ou à des ânes qui traversaient le village de Veyrier au pied de la montagne, avant d'amorcer un semblant de route qui arrivait lentement au village de Mornex, posé dans le creux dessiné entre le Petit et le Grand Salève, avant de poursuivre jusqu'à Monnetier. On montait aussi à pied par le sentier du Pas de l'Echelle. Un trajet de toute façon propice à apprécier progressivement la fraîcheur de l'air, la brise, l'odeur des herbes sauvages, à voir détaler lapins ou lièvres des bordures du chemin.

Le village de Mornex, étiré aux deux extrémités du replat, offrait d'un côté le dégagement sur Genève au bout du lac, de l'autre la vue la plus éblouissante sur la vallée de l'Arve et la chaîne du Mont-Blanc encapuchonnée de neige et de glace. Quelques solides bâtisses aux murs épais et aux toits de chaume se resserraient au centre du village,

[1] L'auteur, Laurence Winthrop, est l'arrière-arrière-petite fille de Théodore Maunoir, et l'auteur de la biographie romancée de sa première épouse, Herminie, sous le titre de *La Dame de la Chavonnière*, parue aux Éditions de la Baconnière en 2015.

Charles-Théophile Maunoir
1775-1830

Henriette Maunoir née Malvesin
1785-1841

alors que des fermes et des granges s'étalaient au-delà, entourées de champs, de pâturages et de vignes.

Mornex présentait décidément beaucoup d'avantages. C'était le premier village accessible sur les hauteurs en venant de Genève. Enfin, chose appréciable, ce petit Salève avait les ressources d'eau que n'avait pas le grand Salève. L'altitude, le bon air et la richesse de la nature ont poussé le Dr Charles-Théophile Maunoir[2] à y acquérir une maison pour soigner ses poumons. Les archives familiales mentionnent qu'elle se situait entre le Mont Gosse et le petit Mornex.

Lorsque son fils Théodore, né en 1806, révéla à son tour une constitution délicate, il décida d'y installer à l'année sa famille, sa femme Henriette[3] et leurs trois enfants : Théodore donc, Marie-Louise, la cadette de deux ans et Albertine, la benjamine, de deux ans plus jeune que sa soeur. Charles-Théophile descendait à Genève pour y soigner ses malades, les opérer à l'hôpital, dont il était chirurgien chef. Il est fort probable qu'il ait gardé leur appartement place du Molard, ce qui permettait de passer d'un domicile à l'autre selon les besoins et les circonstances.

À Mornex, la vie quotidienne s'organisait sous la responsabilité de Madame Maunoir. La domestique était montée de Genève et l'on profitait des avantages de la campagne pour manger on ne peut plus sainement. Les fermiers alentour produisaient lait, œufs, fromages, tout cela bien frais, viandes, volailles et fruits, à des prix raisonnables. Sans oublier le vin, mais sa qualité n'incitait pas à en abuser, loin de là !

On vivait au rythme des saisons et des difficultés dues aux variations parfois inquiétantes de la nature, mais aussi des tragédies humaines qui touchaient les habitants de Mornex et de Monnetier. Un enfant s'était noyé dans une mare, c'était le petit de Françoise, la fermière d'à côté occupée à traire les vaches ; elle avait déjà perdu son frère Pierre, foudroyé en pleine fenaison ; Jules, le domestique des Lorond s'était fait mordre à la jambe par un loup et la blessure infectée l'avait fait mourir au bout de dix jours de souffrances. D'autres habitants avaient heureusement pu être sauvés par le Dr Maunoir. On l'appelait pour un accouchement difficile, pour un bras cassé, une fièvre inquiétante, mais aussi pour des blessures ou des malformations nécessitant des opérations. On venait le chercher et Théodore l'accompagnait. Ils

[2] Charles-Théophile Maunoir (1775-1830), médecin.
[3] Henriette Maunoir, née Malvesin (1785-1841).

Le père Raymond
portrait au crayon dessiné par Herminie Maunoir

connaissaient tous les habitants des deux villages, leurs familles, leurs histoires, leurs faiblesses, leurs secrets et comprenaient leur patois… Une grande confiance s'était installée avec le temps, parfois une réelle amitié. C'était le cas avec le père Raymond[4] qui habitait tout près. Ancien horloger à Genève, il était devenu l'homme de confiance de la famille et distillait volontiers, mais avec parcimonie, des conseils avisés.

Monsieur Maunoir éduquait lui-même son fils, lui enseignait les matières prévues au programme du collège de Genève, de sorte qu'il puisse, le moment venu, intégrer la classe qui le conduirait au baccalauréat. Il l'emmenait à la chasse à travers les taillis, les hautes futaies jusqu'à la forêt vers le grand Salève… De longues marches, l'exercice au grand air, le plaisir de la chasse ont permis au jeune Théodore de retrouver la santé et de partager avec son père des moments de bonheur et de complicité.

De son côté, Madame Maunoir s'occupait d'instruire ses deux filles. Les rendre capables de tenir une maison bien sûr, mais aussi les cultiver en leur faisant lire de la bonne littérature bien choisie pour leur ouvrir l'esprit, mais aussi pour les fortifier dans leur foi. La responsabilité personnelle, qui fait partie de l'éthique protestante, en facilitait l'apprentissage. Pour sa pratique à Mornex, il était du devoir des maîtres de maison de lire et de commenter la Bible le dimanche en famille avec les domestiques que l'on choisissait si possible de religion réformée. Et Madame Maunoir n'avait pas la tâche facile à ce sujet, tant il était difficile d'engager du personnel de confession protestante, venant donc de Genève ou de la campagne vaudoise, alors qu'à Mornex, on trouvait facilement des jeunes filles disponibles, mais de religion catholique. C'était quelquefois le parcours du combattant et les relations que l'on gardait à Genève favorisaient le succès de ces recherches. Pour aller à l'église écouter un pasteur et communier, il fallait redescendre au temple à Genève, du moins pendant les premières années du séjour des Maunoir à Mornex. Quelque trente ans plus tard en effet, le pasteur Célérier de Genève s'inquiétait du nombre croissant de protestants séjournant à Mornex sans lieu de culte. Il trouva un arrangement avec la pension Latard qui mit à disposition son pavillon des Glycines le dimanche pour y célébrer le culte. Richard Wagner qui y séjournait pour suivre une cure d'hydrothérapie en fera les frais, ce qu'il expliquera dans une lettre à sa femme :

[4] Herminie Maunoir en fera son portrait.

Albertine, soeur de Théodore Maunoir
portrait au crayon dessiné par Herminie Maunoir

Je demeure à la pension Latard, dans un pavillon isolé, mais qui fait partie de la propriété et me laisse indépendant. C'est une sorte de jardin-salon qui servait aux pensionnaires pour recevoir quelqu'un à part. Il y a dedans un très bon piano qui va m'être très utile, car il me serait très coûteux d'en faire venir un de Genève, si celui-là n'y était pas. Cette demeure est maintenant la mienne, j'ai la jouissance complète du pavillon et du jardin attenant. Une seule servitude : chaque dimanche, de 9 heures à midi, je dois m'en aller. Mon salon devient alors le lieu du service divin, à l'usage des pensionnaires.

Madame Maunoir avait peut-être des talents pour le dessin et la peinture à transmettre à ses filles, plus certainement des talents de pianiste. Le salon des Maunoir à Mornex comprenait un piano et l'on disait Albertine très douée, déchiffrant facilement des quatre mains avec sa cousine Sophie[5] en séjour chez eux. Théodore, lui, jouait du violon. On faisait aussi appel à des préceptrices pour approfondir une matière dans laquelle la jeune fille semblait avoir des dons particuliers.

La mort hélas ne rôdait pas que chez les paysans de Mornex ou de Monnetier, elle se montra cruelle aussi chez les Maunoir. Marie-Louise, la cadette, mourut à l'âge de douze ans en 1820. De quelle maladie ? On l'ignore, mais ce drame a durement éprouvé une famille unie déjà affectée depuis plusieurs années par la santé fragile de Monsieur Maunoir.

Celle de Théodore s'était considérablement améliorée. Sa jeunesse pleine de promesses, comme celle de sa sœur Albertine ont certainement aidé leurs parents à faire face. On décrivait Théodore grand, mince, bien musclé et on ajoutait à ce descriptif physique son sens aigu de l'humour. C'est d'ailleurs l'année même de ce deuil que Théodore intégra le collège de Genève. Son cursus s'y est poursuivi sans aucune difficulté aussi bien en sciences qu'en belles-lettres jusqu'à l'obtention de son baccalauréat.

La famille se déplaçait donc entre Genève et Mornex selon le calendrier, les saisons, les horaires de l'hôpital et ceux du collège. Le transport quasi-quotidien de voitures ou de chars à bancs tirés par des chevaux facilitait l'envoi de courriers échangeant des nouvelles et donnant des instructions pour l'achat de bon nombre d'articles im-

[5] Sophie Maunoir, fille de Jean-Pierre Maunoir, ophtalmologiste, frère de Charles-Théophile.

possibles à trouver à Mornex. Pour le ménage, mais aussi pour la toilette. Un fichu, une aiguille, un savon, un linge, des broderies pour un col ou pour transformer le bas d'une jupe. Bref, une liste longue qui nécessitait parfois de se rendre personnellement en ville. Aller voir la couturière, par exemple, pour passer commande d'une nouvelle robe. La mode gardait la taille haute, sous la poitrine, bien que, en y regardant de plus près, on remarquait la tendance à la faire descendre. De toute façon, elle était soulignée par des rubans dont la couleur tranchait souvent avec celle de la robe, le décolleté restait carré, les manches volontiers bouffantes pour se resserrer au poignet, tout cela dans un tissu fluide qui épousait la silhouette. Le châle, ample, donnait une touche élégante à l'ensemble, d'autant qu'on pouvait jouer à le mettre autour des épaules, ou sur un bras, ou le laisser traîner de sorte qu'un homme se devait de le ramasser… Mais chut ! Secret de femme ! La chose la plus difficile, au goût de Madame Maunoir, restait le choix du chapeau. Une sorte de calotte aux bords évasés encadrait le visage, mais les cheveux s'y aplatissaient. Elle préférait ces coiffes de mousseline, presque aériennes, délicatement posées sur sa chevelure bouclée. Mais pour sortir, ces chapeaux rigides obéissaient à d'autres règles. Quel tissu choisir ? De quelle couleur ? Avec quels motifs ? C'était un casse-tête pour elle à chaque nouvelle tenue. Plutôt rarement, il faut le dire, car, en bonne maîtresse de maison qui gérait l'argent attribué à ces dépenses, elle connaissait la valeur des choses. Albertine, sa fille, avait un goût plus sûr et s'en sortait beaucoup mieux dans ses choix, surveillés quand même par sa mère. Il y avait un ton, une discrétion, une distinction à garder ! Certaines soirées, lorsque des visites de Genève restaient passer la nuit, les femmes s'installaient au salon devant la cheminée et commentaient les catalogues de mode prêtés par la couturière ; le J*ournal des Dames* de Paris avait toutes les préférences ; dans le vestibule, les hommes vérifiaient leurs fusils en prévision d'une partie de chasse projetée le lendemain à l'aube.

La famille était-elle à Mornex ce 30 mars 1822 lorsqu'un incendie gigantesque se déclara à Monnetier ? Le Dr Maunoir soigna-t-il des blessés ? Les flammes se voyaient depuis Genève. On raconte[6] que :

[6] Dominique Ernst dans *Réagir* du 26 octobre 2016.

le feu prit vers 17h dans une maison couverte, comme beaucoup, d'un toit de chaume. Or, il n'y avait pas de service de secours, ni de pompiers. Il n'y avait qu'une pompe à bras utilisée par des volontaires. Justement, les journaux racontèrent qu'un Jean Bérard décida de monter sur l'église qui commençait à flamber pour enlever un à un les tavaillons du toit et éviter ainsi que les flammes n'atteignent la charpente. Aidé par deux autres courageux, il réussit à préserver l'église. Des volontaires de Veyrier montèrent les hautes marches du Pas de l'Echelle en tirant leur pompe à bras. Mais au total, 48 maisons ont été détruites et 36 familles perdirent tout dans le sinistre, qui n'a fait heureusement aucun mort.

Madame Maunoir se devait parfois de faire malgré tout appel aux jeunes filles des fermes voisines pour aider au ménage et à la cuisine quand des invités s'annonçaient en nombre. Elles proposaient à Madame Maunoir de préparer des plats de la région, des longeôles, des soupes à l'oseille ou à l'ortie ou encore au lard, des volailles à la crème, avec beaucoup de crème… De quoi ragaillardir tous les convives. Mais ces volailles à la crème faisaient tiquer la cuisinière genevoise. On n'avait pas idée de cuisiner des plats si riches ! C'était d'un luxe de mauvais goût, pratiquement de la luxure ! Il y avait conflit ! Le gâteau de Savoie pour le thé, par contre, avait beaucoup de succès : des œufs, un peu de beurre, un peu de farine. Léger et facile à faire.

On venait de Genève pour la journée en prenant le char à bancs, mais souvent on s'installait un certain temps pour se faire du bien, pour une convalescence, quitte à participer aux frais du ménage. C'est ainsi que Madame Maunoir reçut pour un séjour d'un mois à l'été 1824 Kity Toepffer accompagnée de sa mère. La jeune épouse de Rodolphe[7] recevait chaque jour de son mari resté à Genève de tendres lettres :

[7] Rodolphe Toepffer (1799-1846), écrivain genevois, auteur notamment des *Voyages en zigzag*.

Genève, les 30 et 31 juillet 1824

Fais toi du bien, ma biche. Ton absence coûte trop à ton mari pour qu'il ne fût pas désolé s'il s'était séparé de toi pour rien. En vérité je suis chaque jour moins fort, et le temps qui s'avance, loin de me faire penser que le terme de notre séparation approche, ne sert qu'à me la faire paraître plus longue. Voici donc à peine une semaine passée, et j'en ai encore 3 à faire passer ainsi ! Voilà ce que je me dis en sorte que je ne suis pas fort en consolation.

Je ne te dirai pas combien j'ai été noir hier en arrivant… sans avoir là ma petite amie et de plus, obligé de ménager mes yeux, en sorte que le travail même m'était ôté comme consolation. J'aurais donné tout au monde pour t'avoir, ou, à défaut de toi, pour que quelque ami vînt me dire : que fais-tu ? Mais personne. Quand tu seras ici, ils se donneront le mot pour venir quand je n'aurai rien à désirer. Ainsi va le monde...

Il faut que je te quitte mais mon cœur est toujours vers toi et ne peut plus être ailleurs.

Je suis bien aise de voir que tu passes bien ton temps, mais je te défends 2 choses : les courses trop longues et les courses que tu fais toute seule. S'entend lorsque tu vas loin ; ainsi le 1er ordre suffit. Adieu, je t'embrasse de cœur, et embrassez vous pour moi. Adieux Biche, adieu.

Théodore se préparait tout naturellement à la carrière médicale. Son père lui avait déjà donné beaucoup d'occasions de se frotter à la pratique, mais aussi son oncle, l'ophtalmologiste Jean-Pierre Maunoir[8]. Cet oncle dont la réputation s'étendait au-delà de la Suisse avait épousé une Anglaise et leurs filles vivaient à Londres avec des époux appartenant à des familles importantes. Ces relations et ces recommandations offrirent à Théodore la possibilité d'aller à l'hôpital St-Barthelemy suivre des cours du célèbre chirurgien Lawrence et de perfectionner son anglais. Mais durant ce séjour, la santé de son père se dégradait d'une manière inquiétante au point qu'il avait dû quitter ses fonctions de chirurgien chef à l'hôpital de Genève, mais gardait encore celles

[8] Jean-Pierre Maunoir (1768-1861).

de professeur adjoint de chirurgie. Théodore rentra à Genève pour le soigner et le soutenir. On conseilla au malade d'aller séjourner un hiver à Nice où le soleil et l'air marin ne pouvaient qu'améliorer l'état de ses poumons. Ce fut un hiver triste et solitaire pour cet être bon, timide, cultivé et spirituel qui connaissait mieux que quiconque sa maladie et ses conséquences. Les lettres très fréquentes de sa femme lui racontaient la vie quotidienne à Mornex.

Mornex, 30 mars 1826

Cher bon ami,

Je viens de recevoir ta lettre du 20 mars… Je suis si heureuse quand je reçois de tes nouvelles que je pense qu'il en est de même de mon cher mari et j'espère qu'en avançant mon courrier de 4 jours, tu pourras encore le recevoir et lire avec plaisir que tout ceux que tu aimes se portent parfaitement bien. Je vois avec plaisir que ton rhume est mieux ; j'espère que tu attendras d'être parfaitement bien avant de penser à partir ; tu sais, cher ami, que le voyage est long. Tu parles d'une calèche pour voyager. J'espère qu'elle peut se fermer en cas de froid car je viens t'avertir que nous sommes retombés en hiver depuis 8 jours ; nous avons une bise noire très froide puisqu'il gèle toutes les nuits. La neige est encore jusqu'à Monnetier. On a cessé de fossoyer les vignes dans la crainte de faire trop souffrir le bois. Alexandre avait pris 4 ouvriers qu'il vient de renvoyer aujourd'hui. Le baromètre baisse beaucoup. S'il vient après cela de longues pluies, nous aurons bien froid, je ne peux pas penser à te sentir passer les montagnes dans peu de temps ; elles doivent être couvertes de neige encore très épaisse. Si tu n'es pas parti à la réception de cette lettre j'espère, cher bon, que tu reporteras au moins de 8 jours. Dans cette saison, 4 jours font beaucoup. Une imprudence peut te faire beaucoup de mal, je t'en prie, pense à nous en te soignant. Nous faisons grand feu tout le jour comme au mois de janvier, nos jolis petits oiseaux ne chantent plus, je crois bien que les abricots et les pêches que nous avons ne nous feront pas mal au ventre ! Nous avions fait un arrangement avec des fleuriers pour les couvrir, mais la bise est si forte qu'elle frappait les draps contre les arbres et faisait encore plus de dégât parce qu'elle cassait les petites branches. Nous avons tout ôté et nous aurons du gel.

Nous avons été dimanche de grand matin à la ville pour communier.

Théodore est venu dimanche à Mornex parce que c'était le dernier jour que l'on pouvait chasser, il a encore tué une bécasse qu'il a portée chez son oncle l'aîné[9]*. Il était bien content…; il était monté tout en gaité, il n'a pas de folies qu'il ne nous eût dites. Il y a quelques jours paraît-il, on lui avait demandé à une soirée quelle voie professionnelle il prenait; à la réponse qu'il serait chirurgien une belle dame s'est écriée: « quel bonheur, ce sera lui qui accouchera ma fille, je n'en veux point d'autre » (la petite personne a 10 ans). Théodore a répondu: « je consens volontiers à l'accoucher pourvu qu'elle s'arrange de manière que ce ne soit pas dans le temps du passage des bécasses. Je vous prie, Mesdames, de ne pas parler de cela, je ne voudrais pas donner de la jalousie à mes confrères ».*

Durant ces deux ans passés entre Mornex et Genève, alors que la santé de son père se rétablissait lentement, Théodore avait pu assister à des opérations de son oncle et travailler la chimie et l'ostéologie. Les habitants de Mornex et de Monnetier le sollicitaient à chacun de ses séjours. Les liens établis par son père se resserraient encore avec lui qui connaissait chaque famille depuis son enfance. Le père Raymond lui servait d'informateur et lui donnait les dernières nouvelles de chacun.

En 1828, son père se sentant hors de danger l'envoya passer quelques semaines à Lyon pour étudier l'anatomie et suivre les cours du chirurgien Gensoul[10] au Grand Hôpital.

Des temps plus paisibles s'annonçaient et lui ouvrirent la perspective de suivre enfin un cursus normal en vue d'obtenir un diplôme avant de reprendre le cabinet de son père à Genève. C'est donc à Paris en 1829 qu'il alla s'inscrire à la faculté de médecine[11], où il retrouva d'autres étudiants genevois: John Bizot, Marc d'Espine, Frédéric Rilliet, Edouard Des Gouttes, des amis qui vont compter pour lui au-delà de ce qu'il pensait en arrivant dans la capitale. C'est à Paris

[9] Jean-Pierre Maunoir, dit Maunoir l'aîné.
[10] Joseph Gensoul (1797-1868), connu pour ses opérations maximo-faciales.
[11] Genève n'avait pas encore d'école de médecine.

en effet, ville phare pour la médecine, mais aussi pour la culture, pour l'esprit, qu'il rencontra Herminie Courier. Cette jeune femme, veuve d'un pamphlétaire célèbre, habitait avec ses deux petits enfants chez sa mère, Madame Clavier, une amie de ses parents. Madame Clavier, elle-même veuve d'un helléniste membre de l'Institut, avait fait la connaissance du docteur et de Madame Maunoir lors d'un de ses passages à Genève, en route pour sa cure annuelle à Saint-Gervais. Il était convenu que Théodore lui rendrait visite en arrivant à Paris. Cette visite de courtoisie s'était transformée en une rencontre éblouissante avec cette jeune femme. Si bien que lorsque Madame Clavier organisa son voyage annuel pour Saint-Gervais, accompagnée cette fois-ci de sa fille, l'étape à Mornex s'imposa et confirma à Théodore qu'il était tombé fou amoureux. Il l'écrivit à son ami John Bizot resté à Paris.

Mornex, le 2 juillet 1829

Il n'y a que 3 jours que je vis sous le même toit que cette femme, cher ami, et déjà je suis fou ; du reste rien détonnant, car dès la 1ère fois que je l'aie vue à Paris, j'en étais à peu près là. Je pourrais presque dire rien n'égale mon bonheur, mais pas comme tu l'entends peut-être, tout est fort platonique jusqu'à présent. Il faut avouer cependant que je ne voudrais répondre de rien si ma bonne étoile me permettait de rester à Mornex quelques mois de plus. Tu ne peux te figurer tout ce que cette créature a de charme et de séduction en son pouvoir, j'en suis tout hébété. (Du reste, pas un mot de tout ceci à personne). Si tu avais songé à te transporter en idée à Tarabara il y a 2 jours, tu aurais vu la veuve de Paul-Louis assise sur le roc, appuyant sa lunette sur mon épaule pour la rendre immobile, et moi palpitant à ses genoux, ma bouche à un demi pouce de la sienne… Mon cœur éclate en y pensant ; conçois-tu comment j'ai résisté ? Nous avons une pluie abominable presque tous les jours ; cela ne nous empêche pas (nous deux) matin et soir de faire religieusement une longue promenade toujours trop tôt terminée, nous causons ; te dire de quoi, je n'en sais rien, mais ce sont de ces certaines conversations douteuses de leur nature et qui, avec la plus grande facilité du monde, deviendraient ou de la haute métaphysique ou du sentiment le plus passionné, ou même tout ce qu'on peut imaginer d'autre… Je suis si bête que je prends

toujours le côté le plus raisonnable, et en fin de compte, je crois fou qu'elle ne se doute de rien. Cependant, je ne suis pas bien sûr de ne pas lui avoir serré la main plus d'une fois et cela fort tendrement, je n'en sais rien ; je ne l'affirme pas. « Oh ! il y a bien du mal, dit le père Raymond en nous voyant revenir de nos promenades, çà ne peut pas durer longtemps sur ce pied-là, du reste je n'y mets pas opposition pourvu que tout se passe décemment ».

Ce soir encore nous nous sommes échappés à 8 heures, d'un intervalle de pluie nous avons été au bout du village, toute la chaîne des Alpes tous les 1ers plans étaient couverts d'une teinte toute sombre et lugubre mais d'un calme parfait, l'Arve seule en fureur faisait entendre un certain bruit monotone qui fait rêver. Nous avions causé de Lamartine et de ses belles méditations, de Cousin et de ses abstractions, elle aime, elle comprend, elle sent tout cela ; j'étais de cœur et d'âme à l'unisson avec elle ; il s'y joignait un certain sentiment indéfinissable de presser contre moi le bras de cette femme, qui porte un nom si célèbre, qui a été si malheureuse et je le crois toujours, si fort calomniée ; j'ai passé là 10 minutes qui valent des années. Je le lui ai dit aussi : vous allez à St Gervais, Madame Courier, vous irez delà de cette délicieuse vallée de Chamonix, je donnerais une belle portion de ma vie pour pouvoir vous accompagner. Vous êtes bien jeune, m'a-t-elle répondu avec un sourire moitié doux moitié amer, pour parler de la sorte, une fois vous serez étonné d'avoir pu concevoir une pareille idée… Elle se trompe, par ma foi, je l'aime trop pour cela… Je l'aurais vu je crois, que je ne le croirais pas encore.

Vendredi

Aujourd'hui, nous avons été de nouveau sur Salève avec ma veuve bien aimée. Nous ne devions rester qu'une heure et nous en avons dépensé 3 puissantes… C'est encore au trou de Tarabara, que nous avons dirigé nos pas. Nous parlions des gens malheureux, elle avait beaucoup à dire là-dessus la pauvre petite femme, aussi les pleurs roulèrent de ses yeux ; elle ne conçoit pas, dit-elle, comment ses cheveux n'ont pas blanchi… Mais il est 11 ½ du soir je n'ai pas la tête libre, le moins du monde, je ne peux plus rien te dire. Ces 2 dames vont aux bains de St Gervais au milieu du mois. C'est aussi le moment de mon départ. Cependant je te prie encore d'une chose. Je donnerais beaucoup pour ne pas être forcé par

cette mesure stricte du 15 août, ce qui m'obligerait à partir dans 8 jours. Tu sais qu'il y a dans les règlements un article qui dit que moyennant une excuse valable on peut arriver seulement à la fin du mois. Tâche de savoir au juste et surtout promptement ce que c'est que cette excuse. Je pourrais probablement la trouver sans grande difficulté et rester 8 jours de plus à Mornex à reprendre mes esprits tout seul… je n'ai pas encore reçu de lettre d'elle, mais elle a écrit à Albertine et lui dit qu'elle va m'écrire tout prochainement…

Qui était donc Herminie Clavier, veuve de Paul-Louis Courier[12]?

À 19 ans, Herminie Clavier avait épousé cet ami de son père, helléniste comme lui. Paul-Louis Courier revenait à Paris après 17 ans d'armée napoléonienne. C'était en 1815, Napoléon était parti en exil, et Louis XVIII se faisait couronner roi de France. Paul-Louis Courier trouva durant cette Restauration de multiples sujets politiques à combattre à sa manière avec ses talents de pamphlétaire. Mais sa situation financière délicate l'obligeait à vivre plutôt en province qu'à Paris. Il acheta donc en Touraine, à Véretz, le domaine de la Chavonnière, avec l'espoir que les revenus à en tirer permettraient de vivre, vivre bien si possible. Mais la réalité fut très différente. Paul-Louis Courier laissa sa toute jeune femme s'occuper seule du domaine, car de son côté, poussé par sa notoriété naissante, il se rendait très souvent à Paris pour y faire publier ses pamphlets et entretenir les relations nécessaires pour alimenter les prochains. Et les prochains pamphlets, publiés dans les journaux et lus dans les salons de lecture en France et à l'étranger, lui offraient une popularité qui poussa le gouvernement à le surveiller étroitement. On lui intenta des procès qui l'amenèrent en prison. Durant ces années, la jeune Herminie se trouva seule à prendre en charge ce domaine, avec ses bois, ses forêts, ses cultures, ses vignes, son personnel, ses saisonniers, ses laboureurs, son grand train de ferme avec très peu d'argent et beaucoup de dettes. En bref, le monde des paysans de Balzac. Une seule robe, pas de piano pour cette excellente musicienne, pas de temps pour peindre, alors qu'elle était à Paris élève d'Elisabeth Vigée-Lebrun. Malgré la naissance d'un premier garçon, Paul-Etienne en 1820, la désespérance de sa vie la poussa dans les bras d'un laboureur. On peut imaginer la crise larvée puis explosive lors des brefs retours de Paul-Louis Courier à

[12] Paul-Louis Courier (1772-1825).

la Chavonnière, d'autant qu'une nouvelle grossesse s'annonçait. Un deuxième fils, Louis-Esther naîtra en octobre1824.

Herminie, épuisée, revint alors à Paris chez sa mère avec ses deux petits garçons. Elle se chercha un avenir. Un avenir pourtant brusquement obscurci quelques mois plus tard par une nouvelle fracassante. Son mari s'était fait assassiner le 10 avril 1825 dans sa forêt de Larçay en Touraine. Un assassinat ! L'assassinat du pamphlétaire connu de toute la France et bien au-delà ! Tous les journaux en parlèrent, soupçonnant le pouvoir, les jésuites. Mais le procès qui suivit en juin ne révéla aucun coupable, un silence opaque s'abattit sur l'assassinat, tout le monde se tut, le monde de la paysannerie, comme le monde politique. L'affaire fut classée.

À Paris, Herminie se faisait oublier, laissait sa mère à ses mondanités et s'occupait de ses deux garçons ; elle retravaillait le piano et la peinture, puis fit la connaissance de Théodore.

De retour à Paris dans une pension d'étudiants rue de l'École de Médecine où logeait également John Bizot, Théodore suivait ses cours, mais son ardeur se concentrait sur la conquête de cette jeune femme au regard intense et profond, à la vie déjà éprouvée. Sa vive intelligence, sa culture, sa sensibilité ouvraient au jeune homme de vastes horizons. Il se sentait prêt à l'aimer avec passion tout en ne se cachant pas les difficultés : elle était plus âgée de 11 ans, elle avait vécu le drame de l'assassinat de son mari, lui encore étudiant…

Leur relation s'approfondit au cours de l'automne et la confiance gagnée d'Herminie ne fit que rendre l'amour de Théodore encore plus intense. Elle se confiait, retrouvait sa gaîté naturelle, touchée par cet amour inconditionnel plein de passion.

Gageons que les lettres qu'il écrivait régulièrement à sa famille à Mornex ne donnaient pas trop de détails sur cet amour fou et ses conséquences toutes aussi folles.

L'évolution de leur relation flambloyante s'imposa au point qu'à la fin de l'année, Herminie pensa être enceinte. L'avenir semblait leur sourire malgré tout.

Pas vraiment ! Un nouveau coup de tonnerre fracassa cet avenir à peine dessiné. En décembre 1829, en Touraine, une fille de la campagne révéla avoir assisté à l'assassinat de Paul-Louis Courier,

mettant en cause notamment l'amant de Madame Courier, Pierre, le fameux laboureur. La presse revint à la charge, tous les journaux parlèrent de ce rebondissement aux relents de scandales. Herminie fut convoquée au Palais de Justice de Tours. Soupçonnée d'avoir commandité le meurtre, elle fut mise en prison le lendemain de son arrivée. Durant 3 mois, elle subit interrogatoires et confrontations avec son ancien personnel. Elle tint tête, se défendit avec beaucoup de clarté, d'intelligence. Elle se savait maintenant enceinte, une grossesse qui tombait d'autant plus mal que Théodore, déjà follement inquiet pour elle, fut appelé d'urgence à Genève où son père mourut le 23 janvier 1830. Celui qui l'aida jour après jour et servit d'intermédiaire avec Herminie en prison, c'était bien sûr John Bizot. Finalement totalement blanchie, Herminie fut libérée au printemps et rentra à Paris, enceinte de 6 mois. Que faire ? Théodore venait d'enterrer son père à Genève. Il était devenu chef de famille, une famille qui ignorait cette grossesse, mais qui n'ignorait plus la liaison scandaleuse de la jeune femme au temps de la Touraine. De son côté, Herminie ne voulait pas imposer ni à sa mère ni à sa sœur mariée à Lyon cette nouvelle épreuve. Il fallut donc se résoudre à aller accoucher en catimini, ailleurs. Cet ailleurs, c'était en Italie, à Poggibonsi, près de Florence, là où exerçait le Dr Robert Maunoir, le cousin de Théodore, le fils de Jean-Pierre Maunoir. Herminie s'y rendit pour les dernières semaines de sa grossesse. Théodore voulut être présent pour la naissance, sans pour autant manquer trop de cours, ni d'examens. À cela s'ajoutait le poids moral de laisser sa mère et sa sœur à Mornex dans l'ignorance de cette naissance toute proche. Alors, c'est encore John Bizot qui scrupuleusement suivit les instructions, comme celle d'envoyer à sa mère à Mornex à tel jour une lettre écrite d'avance, pour ne pas l'inquiéter, comme aussi de suivre ses cours de médecine pour lui. Car le voyage était long, par la poste de Paris à Lyon, puis en coche d'eau sur le Rhône de Lyon à Marseille, attendre deux jours la poste pour Turin, puis... puis…

Le 23 juin 1830, après 9 jours de voyage, Théodore retrouva Herminie à Poggibonsi. Leur fils Charles naquit quelques heures plus tard. On imagine l'étonnement du curé du village qui baptisa ce bébé né d'une mère française, veuve, catholique, sortant de prison, âgée de 34 ans et d'un père étudiant âgé de 24 ans, suisse, protestant !

Le retour se fit à la hâte pour reprendre ses cours et sa correspondance habituelle avec sa mère et sa sœur. On ne sait pas comment et quand Théodore les a mises au courant de sa réelle situation. Les examens passés et le diplôme en poche, Théodore épousait Herminie

le 4 août 1834 à l'église Saint-Eustache. S'en suivit une installation à Genève quelques mois plus tard, rue du Soleil Levant.

Les patients s'annonçaient, les opérations à l'hôpital s'enchaînaient, et les possibilités d'évasion à Mornex se raréfiaient. Herminie, dans ses lettres à ses deux aînés restés en pension à Paris, leur racontait les dures journées de travail de Théodore à Genève et les rares moments où il pouvait s'échapper au Salève. Aller pique-niquer avec les enfants, les amis, John Bizot, sûrement, et le chien faisait son bonheur.

La mère et la sœur de Théodore étaient-elles restées vivre à Mornex ou avaient-elles déménagé à Genève ? Elles accueillirent Herminie avec beaucoup d'affection et soutinrent le jeune couple, parents du petit Charles[13] puis de Paul[14], leur second fils né à Genève en 1835.

Madame Maunoir mourut en 1841, Herminie en 1842, à l'âge de 47 ans, emportée par de l'erysipèle. Théodore se remaria trois ans plus tard avec Christine Farmer Jarvis[15], américaine, dont il eut trois enfants. Il était toujours question du Salève, cher à toute la famille, mais la propriété était-elle restée dans la famille après le décès en 1869 de Théodore ? Sa veuve mentionne dans des lettres son séjour à Grange-Gaby aux Treize Arbres chez les Naville. Pourquoi Grange-Gaby si la famille possédait toujours leur maison de Mornex ? En 1861, Théodore avait acheté un terrain aux Treize Arbres, pas loin de Grange-Gaby justement, pour ses trois enfants de son second mariage. Sa fille Albertine, qui avait vécu un temps à Naples avec son mari Franck Horneffer, y fit construire une maison en 1914. Une maison toujours en la possession de descendants d'Albertine, donc de Théodore.

[13] Charles Maunoir (1830-1901), secrétaire général de la Société de Géographie à Paris.
[14] Paul Maunoir (1835-1909), médecin.
[15] Christine Farmer Jarvis (1820-1895).

L'ultime combat de Théodore Maunoir

Pour un hôpital inspiré de l'esprit croix-rouge. Épître au pasteur François Thérémin [1]

Roger Durand

Dans la nuit du 25 au 26 avril 1869, Théodore Maunoir est terrassé par une pleuodynie qui s'était aggravée en une congestion pulmonaire [2]. De santé fragile, il disparaît à l'âge de 63 ans, ce qui est prématuré par rapport à ses collègues du CICR, mais habituel pour ses contemporains. Heureusement, il avait bien occupé son temps et dirigé son énergie vers de nobles causes comme celle qui absorba ses dernières forces : la création du premier l'hôpital pour enfants ouvert à tous, situé à la rue Gourgas.

Retraçons donc sa formation, esquissons son activité de médecin, citons une source éloquente, rappelons sa participation à l'œuvre humanitaire, et finalement découvrons sa lettre, qui est peut-être sa plus belle à nous être parvenue.

[1] Signée « Vendredi soir », cette lettre de huit pages, sans lieu ni date, peut être située à Genève, au début de l'année 1869 ; nous n'avons pas encore trouvé la lettre de Thérémin à laquelle répond la présente. Nous reproduisons les termes originaux (parfois pittoresques comme « esgorgiller » ou « doucettement »), ainsi que l'orthographe (parfois à la mode du XIXe siècle comme « commencemen », « enfan » ou « hopital », la ponctuation, les soulignements, sauf mention d'une intervention de notre part.

[2] André Jacob Duval, *Notice sur le docteur Théodore Maunoi*r, Lausanne, Imprimerie L. Corbaz et comp., 1869, 18 pages, ad 18. Médecin né en 1828 et mort en 1887, l'auteur de cette nécrologie appartient donc à la génération suivante, il a enrichi son texte grâce à des informations fournies par Jean-François (dit John) Bizot, 1804-1885, condisciple et ami de Maunoir. Les détails qu'il apporte sur la personnalité du défunt, ainsi que les circonstances techniques de son agonie nous incitent à penser qu'il l'entoura de ses soins dans ses derniers moments.

La jeunesse et la formation

Il est vrai que la santé du jeune Théodore inquiète son père[3] qui le garde près de lui jusqu'à son adolescence et qui acquiert une résidence secondaire au Mont Gosse, sur le Petit Salève près de Mornex pour le faire bénéficier des bienfaits de l'air sain des hauteurs. Mais son ami et biographe, le docteur John Bizot, nous assure qu'il avait une excellente condition physique, amateur de longues excursions et chasseur d'une grande agilité.

Ayant bénéficié d'un père précepteur, il entre au Collège de Genève en quatrième classe seulement, âgé de 13 ans probablement. A l'époque cette pratique n'est pas exceptionnelle, surtout que l'enfance de Théodore se passe pendant l'occupation française et les débuts délicats d'une Restauration genevoise réactionnaire qui pouvait inquiéter les milieux médicaux, plutôt libéraux. Toujours est-il qu'il se distingue par sa mémoire sans faille et par ses talents intellectuels, tant au Collège qu'à l'Académie de Belles-Lettres qui constitue alors le passage obligé avant l'accès à une faculté universitaire. A 18 ans, le voici bachelier ès-lettres et ès-sciences[4].

Soulignons ici la nature étonnante de sa formation professionnelle (dans une telle famille, aucune hésitation : on devient médecin) comme de sa scolarité. D'après les souvenirs personnels d'André-Jacob Duval, le père de Théodore :

> *l'initiait à la pratique, soit en lui faisant suivre les visites du Dr Morin, alors chirurgien de l'hôpital, soit en le faisant assister aux consultations qu'il donnait et aux opérations qu'il pratiquait encore quelquefois à Mornex. C'est là que le jeune Maunoir fit sa première opération sous la surveillance paternelle et avec succès ; il s'agissait pourtant rien de moins que d'un bec-de-lièvre*[5].

La suite de sa formation professionnelle continue de nous surprendre. Avant ses 20 ans, il est envoyé par son père à Londres pour y acquérir la maîtrise de l'anglais et se familiariser avec l'univers médical. Il est vrai que Théodore bénéficie d'un réseau formidable grâce à l'illustre

[3] Médecin et chirurgien comme son illustre frère Jean-Pierre, Charles (Théophile) Maunoir, 1775-1830, inaugure une véritable dynastie de médecins, puisqu'on en compte au moins treize jusqu'à nos jours.
[4] Un siècle et demi plus tard, Genève retrouve le titre de bachelor, mais pour les étudiants de 22 ans, signe inquiétant de notre manie à prolonger les temps de formation.
[5] DUVAL, *Notice*, page 5.

oncle Jean-Pierre Maunoir qui, ayant épousé l'Anglaise Thomassine Potter Cambell, compte outre-Manche une belle-famille très liée et influente, d'autant plus que sa réputation comme ophtalmologue ouvrait toutes les portes au carabin précoce. Pour les spécialistes, rappelons que le jeune bachelier genevois est reçu par des sommités médicales comme le chirurgien Lawrence à St Bartholomew's Hospital.

De 1826 à 1828, il reste à Genève pour se tenir près de son père dont la santé lui cause de graves soucis. En autodidacte, il étudie l'ostéologie et la chimie, mais se forme sur le terrain, en assistant aux opérations de son oncle. Pendant deux courts mois, il peut aller à Lyon pour s'initier à l'anatomie, au Grand-hôpital, sous la houlette du chirurgien Gensoul[6]. Dès avril 1829, nous le revoyons à Genève où « il se mit à suivre le service de chirurgie du Dr Senn à l'hôpital de Genève[7]. Fréquemment consulté par les habitants de Mornex et des environs, il ne tarda pas à acquérir un certain renom parmi eux. Ce ne fut qu'en juillet 1829 qu'il se décida à partir pour commencer ses études à Paris »[8].

Il bénéficie des cours donnés par les célébrités du moment : les professeurs Philibert Roux et Pierre Charles Alexandre Louis. Il noue alors une amitié mémorable avec ses condisciples Marc Jacob D'Espine et John Bizot, puisque nos trois jeunes Genevois entrent dans l'histoire de la médecine lorsqu'ils fondent la Société médicale d'observation de Paris, sous le patronage bienveillant du prestigieux Louis[9].

La nature surprenante, pour ne pas dire chaotique de sa formation conserve le même style dans la capitale française. Rappelons ici que l'Académie fondée par Jean Calvin ne comporte toujours pas de faculté de médecine, en cette première moitié du XIXe siècle. Les Genevois doivent donc partir se former à l'étranger, pour la plupart soit à Paris, soit à Montpellier. Tourmentées par la mort prématurée de son père en 1830 déjà, ses études sont pimentées d'une passion aussi fulgurante que surprenante pour la femme d'un célèbre pamphlétaire qu'il épousera, devenue veuve dans des circonstances dramatiques. De plus, de violentes interférences marquent ces années parisiennes :

[6] Joseph Gensoul, 1797-1868, fait sa carrière à Lyon ; connu pour ses opérations maxillo-faciales.
[7] François Louis Senn, 1799-1873, obtient aussi son doctorat à Paris, en 1825 ; de 1834 à 1840, il est chirurgien en chef de l'Hôpital cantonal.
[8] Duval, *Notice*, pages 7-8.
[9] Erwin H. Ackerknecht, « Les membres genevois de la "Société médicale d'observation" de Paris, 1832 », *Gesnerus*, 34, 1977.

d'une part, la Révolution de 1830, d'autre part, la terrible épidémie de choléra de 1831, deux pourvoyeuses de blessés ou de malades qui le mettent concrètement à contribution, lui et ses condisciples, en les exposant à des périls certains.

Toujours est-il que Théodore achève brillamment sa médecine. Soutenue le 12 décembre 1833, sa thèse est sa publication la plus volumineuse : *Essai sur quelques points de l'histoire de la cataracte*[10]. Le sujet lui-même devrait-il nous surprendre ? Mais n'oublions pas que le célèbre oncle Jean-Pierre est un virtuose de cette opération et que l'empreinte clanique est forte ! D'ailleurs, il vaut la peine de citer l'un des aphorismes sélectionnés en guise de conclusion : « Ne soyons si simples de nous reposer et endormir sur le labeur des anciens comme s'ils avoient tout sçeu et tout dict ». Tradition parpaillote puisqu'elle s'inspire du huguenot Ambroise Paré. Prometteuse sève bouillonnante et anticonformiste, du fait qu'elle met en doute l'autorité des prédécesseurs et qu'elle appelle à l'innovation.

L'activité professionnelle

L'encre de sa thèse à peine sèche, Théodore retourne à Genève où il subit, avec succès, les examens obligatoires pour être agrégé au collège des chirurgiens. Jeune marié, bientôt père de deux garçons et beau-père des deux premiers enfants d'Herminie, il retrousse ses manches parce qu'il doit gagner sa vie, gagner pour leur vie, à la sueur de son front. De sa pratique médicale courante, nous ne savons pas grand-chose, sinon que ses nécrologues ont souligné combien il dut s'échiner chaque jour, apprécié par sa clientèle et ses confrères. En 1840, nous le savons chirurgien en chef à l'hôpital de Genève. La même année et quinze ans plus tard, il présidera la Société médicale de Genève.

Ses publications se limitent à une demi-douzaine d'articles :

- « Observation d'anévrysme fémoro-poplité », *L'écho médical*, Neuchâtel, 1838, 8 pages.

- « Deux cas rares d'accouchement, lus à la Société médicale de Genève », ibidem, 1 septembre 1859, 7 pages.

[10] Paris, De l'Imprimerie de Didot le jeune, 1833, 96 pages, ad 94.

- Comptes rendus dans le J*ournal de Genève* ou dans la *Bibliothèque universelle et revue suisse* sur *Des climats de montagne considérés au point de vue médical* par le docteur Louis Piachaud, sur *How nurse sick children* par le docteur West, sur Des soins à donner aux malades- par Florence Nightingale, sur *Du bain turc* par le docteur Gosse, etc.

Comme pour trop de praticiens genevois, nos informations sur les cas que Théodore Maunoir traite sont très fragmentaires. D'après de rares lettres, nous apprenons qu'il conseille à son confrère Antoine Baumgartner un traitement par cataplasme pour un cas de psorophtalmie, qu'il apportera à son confrère Louis-André Gosse du collodion pour soigner une plaie, qu'il est appelé en urgence par Eugène Sue dont on disait que sa santé psychique était ébranlée par le succès vertigineux des *Mystères de Paris*, qu'il est consulté par Ernest Naville au sujet d'une dame Naville sujette à des troubles nerveux, semble-t-il.

Le témoignage d'un intimiste célèbre

Source inespérée pour se représenter la vie quotidienne d'une bourgeoisie genevoise, le *Journal intime*[11] de Frédéric Amiel nous fournit moult informations précieuses :

- Mardi 20 août 1839 : « J'ai consulté pour mes yeux le Dr Maunoir. Je lui ai fait plusieurs confessions et il ne m'a presque ordonné autre chose que de renoncer à une dangereuse habitude ».

- Jeudi 27 octobre 1855, Amiel note qu'il a vu le docteur Robert Maunoir, 1805-1874, « médecin, fils du célèbre oculiste ». Il s'agit donc du fils de Jean-Pierre, cousin germain de Théodore.

- Vendredi 15 avril 1859 : « Le soir, pris le thé chez les Theod. Maunoir, mes voisins. Il y avait entr'autres la baronne de Ludwigsdorff, les Gosse, le général russe Pillars et sa femme, et les Courier (qui habitent avec leurs parents Maunoir.- Le docteur ayant épousé en première noce la veuve de Paul Louis Courier, le vigneron pamphlétaire. On a causé de l'émancipation des serfs en Russie, des impressions comparées de la mer et des montagnes, de l'âme et du corps, de l'intelligence et de l'instinct. »

[11] Genève, Editions l'Age d'Homme, 1976-1998 ; édition intégrale publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Philippe M. Monnier. Nous avons supprimé les parenthèses carrées de cette édition érudite pour en faciliter la lecture.

- Samedi 24 décembre 1859 : « Jeudi, soirée chez l'ami Wartmann, tous les Maunoir et leur clan, les Vernes, le cousin Gosse, Claparède le naturaliste. Et Mad^e^ Gosse gesticulait avec véhémence, Décidemment les dragons me sont peu sympathiques. Mad^e^ Th Maunoir est très majestueuse avec moi. »

- Jeudi 20 novembre 1862 : Amiel passe la soirée chez les dames Maunoir. Il parle de Paul[12] comme d'un esprit vif, mais chagrin, mélancolique, caustique, galant, courtois.

- Mercredi 28 décembre 1864 : « (Minuit). Etoiles au ciel. Je reviens de Jargonnant, où il y a eu le gala de fin d'année (avec MM. Chaix, Dr Maunoir, et son cousin le banquier). Excellent souper et bonne musique ».

- Mardi 7 novembre 1865 : « Causerie avec le Dr Maunoir, et avec Le Fort.- On ne s'occupe que de la grosse élection de Dimanche prochain. »

- Lundi 22 mars 1869 : « Ce soir raoût chez les Wartmann. […] Causé avec le Dr Maunoir des Rêves et de la méthode pour les observer. »

- Lundi 26 avril 1869 : « †du Dr Maunoir, d'une fluxion de poitrine, foudroyante. »

- Mercredi 28 avril 1869 : « Enterrement du Dr Maunoir. Foule considérable et pourtant choisie, la fleur de la population. C'est un homme distingué et regretté qui s'en va. »

- Mardi 1er juin 1869 : « Je suis sûr de rêver beaucoup ; malheureusement, à l'éveil, tout s'enfuit d'ordinaire, et je ne puis suivre ce genre d'observations, comme le Dr Maunoir l'eût désiré (souvenir de notre dernière conversation, quelques semaines avant sa mort subite) ; je le regrette. Peut-être aussi comme Swedenborg, avant sa période visionnaire, ai-je trop bon appétit ? Les mystères de l'âme ne s'ouvrent pas aux gens robustes et bien mangeants. Pour entendre voler les sylphes ou les anges, il faut être dans l'état subtil. Je n'en suis pas incapable ; diverses intuitions me le prouvent ; mais pour le moment je vis dans la dispersion diurne ; l'activité dans le monde extérieur, la vie superficielle me réclame et m'absorbe. »

[12] Le fils cadet de Théodore et d'Herminie est alors âgé de 27 ans, il vient d'être reçu médecin à Paris.

La Croix-Rouge internationale

Sur la contribution de Théodore Maunoir à la création, au lancement et à l'installation de la Croix-Rouge internationale, nous nous bornerons ici à quelques rappels. Lors de la Révolution radicale d'octobre 1846 à Genève, le chirurgien soigne quelques blessés par balles, tous issus des milieux conservateurs. Lorsque la famille Appia se replie sur Genève en 1849, il semble que très tôt Théodore et Louis se lient d'amitié. Aux côtés de Moynier et du général Dufour, ils sont tous deux membres de la Société genevoise d'utilité publique. En juillet 1859, quand Louis Appia écrit ses lettres depuis les hôpitaux de la guerre d'Italie, il les adresse à un confrère anonyme, mais aucun doute ne plane sur son identité. Lors de la fameuse séance de la SGUP du 9 février 1863, Maunoir ne s'engage guère dans le débat controversé sur la création de sociétés de secours aux militaires blessés ; il se contente d'un banal constat : « Le service des ambulances est toujours très insuffisant ». Cependant, nous le trouvons présent à la première séance du futur Comité international de la Croix-Rouge, le 17 février. Désormais et jusqu'à sa mort, il participera fidèlement aux séances, apportant des contributions discrètes mais efficaces, toujours constructives.

Sa première contribution majeure, voire décisive se situe lors de la Conférence constitutive de la Croix-Rouge internationale, les 26-29 octobre 1863, au palais de l'Athénée. Tous les participants, venus de seize pays, s'accordent pour dire que les services sanitaires sont débordés en cas de guerre. Mais les opposants à la création de sociétés de secours formées de civils tiennent la dragée haute aux philanthropes, surtout le médecin principal Martin-François Boudier délégué par Napoléon III qui ridiculise ces civils en affirmant que des mulets seront nettement plus efficaces. C'est alors que Maunoir répond point par point à ses objections, en concluant : « L'empereur Napoléon III peut avoir dit : *Veni, vidi, vici*, mais les secours pour les malheureux blessés ne sont pas venus aussi vite que la victoire ».

Sa deuxième contribution est moins connue, mais elle nous révèle sa personnalité courageuse. Au lendemain de la Conférence constitutive, le suffisant juriste Moynier n'a toujours rien compris à la priorité qu'il faut accorder à la neutralisation du personnel sanitaire, cheval de bataille d'Henry Dunant ; il prône toujours la formation de sociétés de secours formées de civils, ce dont les militaires ne veulent à aucun prix. Avec détermination, Maunoir contredit son président, soutient la stratégie de Dunant, alors que les autres membres du CICR se tiennent

bizarrement cois. Finalement, la *Convention de Genève* ne nommera même pas les sociétés de secours et fera de la protection du personnel sanitaire des armées la clé de voûte de l'édifice humanitaire.

Sa troisième contribution se situe le 17 mars 1864, lorsqu'Henry Dunant milite pour la création d'une société genevoise de secours aux militaires blessés. Appia et Dufour ont fait le déplacement, en même temps qu'une petite dizaine de parents et amis personnels de Dunant. Seul Moynier s'est fait porter pâle. Bornons-nous à citer le procès-verbal : « M. le docteur Maunoir donne ensuite lecture des résolutions du congrès d'octobre, et il prouve par un discours chaleureux la nécessité de l'œuvre et l'utilité de la création d'une Section genevoise »[13]. D'ailleurs et malgré ses charges professionnelles, il accepte, avec son collègue Appia, d'assumer la formation de comités de dames et de leur apprendre comment préparer de la charpie.

Sa quatrième contribution prend la forme d'un important compte rendu sur les activités exemplaires de l'US Sanitary Commission. Nous sommes en juin 1864 : la guerre de Sécession déchire les Etats-Unis et multiplie les infortunes des blessés ; les préparatifs pour le Congrès diplomatique du 8 août battent leur plein. En effet, il faut convaincre les nations que les civils peuvent apporter une aide précieuse en temps de guerre, à condition d'être bien préparés et de se tenir en appui des forces armées. Dans un volumineux et lumineux compte rendu, l'anglophone du Comité international décrit l'organisation et l'action bénéfique de cette commission sanitaire qui œuvre aux Etats-Unis à la satisfaction de tous[14].

Sa cinquième contribution se situe en marge du Congrès diplomatique qui est couronné par la *Convention de Genève*, signée le 22 août 1864, dans la salle de l'Alabama, à l'Hôtel de ville. Certes, Théodore Maunoir, tout comme Henry Dunant et Louis Appia, est relégué à un strapontin : il peut assister aux travaux des diplomates, mais n'a pas voix au chapitre. Il faut savoir que, parallèlement au Congrès, une « Conférence internationale des Sociétés de secours » est organisée au palais de l'Athénée, les 10 et 11 août. Là, les médecins donnent la pleine mesure de leurs talents. Ainsi Maunoir insiste sur les mérites exemplaires

[13] *Procès-verbaux des séances du Comité international de la Croix-Rouge, 17 février 1863-28 août 1914*, Jean-François Pitteloud avec la collaboration de Caroline Barnes et de Françoise Dubosson (éd.), Genève, Société Henry Dunant et CICR, 1999, page 28.
[14] « Note sur l'œuvre des comités de secours aux Etats-Unis d'Amérique », *Secours aux blessés, communication faisant suite au compte rendu de la Conférence internationale de Genève*, Genève, Imprimerie de Jules-Guillaume Fick, juin 1864, pages 179-187.

de l'US Sanitary Commission qui ont convaincu le président Abraham Lincoln et le ministre de la guerre de l'Union de l'apport irremplaçable des civils, des privés, à l'effort sanitaire du pays en guerre. Cerise sur le gâteau, Maunoir déclare en pleine séance qu'il :

> *a eu l'occasion de voir dernièrement un jeune soldat revenu du James-River, et échappé aux fièvres : il lui a demandé s'il avait entendu parler de la Commission sanitaire ; ce soldat a levé les mains au Ciel en s'écriant « C'est la première société au monde ! Elle nous a sauvé au moins vingt mille blessés !*[15]

Sa dernière contribution s'inscrit dans la durée. Du 17 février 1863 au 10 avril 1869 (soit 16 jours avant sa mort subite), Théodore Maunoir participe fidèlement aux séances du Comité international ; il est là, les huit premières séances, entre le 17 février 1863 et le 23 mars 1864 ; puis les procès-verbaux ont disparu ou n'ont pas existé jusqu'au 6 septembre 1867. En résumé, sur les 54 séances dont le procès-verbal nous est parvenu, il est présent 50 fois. Belle participation ! Ne nous étonnons pas que ses prises de paroles soient plutôt discrètes, voire rares ; il en va de même pour ses collègues car Moynier tient le crachoir… et le pouvoir. Pourtant, l'anglophone de service continue de gérer sa partition, dans la mesure où il présente des comptes rendus de publications médicales, en provenance de la Grande-Bretagne ou des Etats-Unis.

Surtout, il va s'engager corps et âme (c'est le cas de le dire puisqu'il en perdra sa santé et sa vie) dans un dernier combat : la neutralité des soins aux enfants.

La fondation de l'hôpital Gourgas

Au tout début de l'année 1869, dix-huit docteurs en médecine ou en chirurgie – dont Théodore Maunoir en cinquième position – signent une brochure intitulée *De la création à Genève d'un hôpital pour les enfants malades*[16]. Ils soulèvent une triple question :

[15] « Conférence internationale des Sociétés de secours (10 et 11 août 1864) » cité par L[ouis] D[EMOLIS], « En marge du 'Congrès de Genève' », *Revue internationale de la Croix-Rouge*, juillet 1954, n° 427, pages 554-556. Le témoignage du jeune soldat recueilli par Théodore Maunoir nous prouve en tout cas que celui-ci s'est informé de façon très professionnelle en interviewant un rescapé de la guerre de Sécession. Aurait-il même traversé l'Atlantique pour se renseigner ?

[16] Genève, Imprimerie Ramboz et Schuchardt, 1869, 24 pages.

1 ° Vaut-il mieux que les enfants malades de la classe pauvre reçoivent des soins chez leurs parents, ou bien dans un établissement hospitalier ?

2 ° Admettant que, dans un grand nombre de cas, les soins hospitaliers soient préférables, un hôpital spécial est-il nécessaire, ou bien une salle consacrée aux enfants dans des hôpitaux d'adultes est-elle suffisante ?

3 ° Quelles sont les conditions que doit réaliser un hôpital d'enfants et quels sont les moyens d'exécution ?

Poser ces questions, c'était presque y répondre. Assurément, les signataires optent pour un hôpital d'enfants, d'autant plus que Bâle et Lausanne en font l'expérience concluante. Ils répondent à la deuxième question en citant un de leurs supporters : « Mettre des enfants dans un hôpital d'adultes, c'est placer une école de petites filles dans une caserne de zouaves ». Revenant à l'essentiel, ils soulignent que les arguments abondent : hygiéniques, administratifs, médicaux.

Aussitôt, le docteur Victor Gautier réplique dans un *Compte rendu de l'Infirmerie de Plainpalais. Réponse au projet de création à Genève d'un hôpital d'enfants*[17]. Patron de cette infirmerie, il attaque ce projet qui mettrait en *« contact permanent des enfants avec des malades 'ramassés dans la fange des ruisseau'»*.

Le sang du cofondateur du CICR ne fait qu'un tour. Bien que peu prolixe, il réplique immédiatement par une *Lettre à M. le docteur Gautier*[18]. Et vertement. Il déplore que celui-ci ne soigne pas des enfants malades « ramassés dans la fange des ruisseaux », alors que les enfants pauvres ont tout autant besoin de soins. De plus, il reproche à son contradicteur d'avoir introduit l'adjectif « permanent » dans sa citation tirée de la brochure initiale : *De la création à Genève d'un hôpital pour les enfants malades*. Il critique une restriction grave qu'impose l'Infirmerie de Plainpalais qui n'admet pas les enfants au-dessous de cinq ans, alors que les nouveau-nés et les tout jeunes enfants sont les plus vulnérables. Autre exception fâcheuse à son avis, l'Infirmerie de Plainpalais refuse les enfants victimes de la teigne.

[17] Genève, En dépôt chez les principaux libraires, 4 janvier 1869, 15 pages. Il s'agit de l'hôpital Butini, aujourd'hui disparu sous la pioche des promoteurs immobiliers, qui se trouvait à l'angle de la rue J. Henri Dunant et du boulevard du Pont d'Arve.
[18] Genève, Imprimerie Ramboz et Schuchardt, 1869, 16 pages, ad 16.

Enfin et surtout, Maunoir stigmatise une condition d'exclusion qui le choque particulièrement : « Il faut appartenir à la religion réformée et être muni d'un certificat de pasteur ».

Fidèle à ses convictions qui sont celles aussi de ses collègues au CICR, Maunoir conclut par : « Faites du bien à tous ». La démarche humanitaire doit bénéficier à toutes et à tous, sans aucune discrimination de fortune, d'opinion politique, de nationalité, de religion. Cette citation biblique, légèrement infidèle, relance immédiatement la polémique, comme l'indique la correspondance suivante.

Le pasteur pointilleux quant aux textes tirés de la *Bible*

Le pasteur François Théremin saisit la balle au bond[19]. Soit il écrit à Maunoir. Soit il publie une quatrième brochure. En l'état, nous n'avons retrouvé ni la lettre ni l'imprimé.

Mais nous avons la preuve qu'il reproche au médecin son infidélité dans sa citation de l'épître Paul aux Galates. Il est vrai que la tentation était grande puisque Maunoir avait blâmé sans ambages son confrère Gautier pour avoir ajouté un adjectif dans une citation…

Piqué au vif, Maunoir reprend la plume, cette fois, pour une lettre personnelle.

L'épître nouvelle de Théodore à François

La Bibliothèque de Genève conserve une superbe missive (ou missile) olographe de Maunoir à Théremin. Comme elle nous paraît enrichir le débat et nous apporter de précieuses informations sur le médecin épistolaire, polémiste et conciliateur, nous la reproduisons ci-dessous, in extenso.

[19] Pierre François Théremin, 1803-1883, pasteur à Vandœuvres, correspondant de Rodolphe Töpffer, bibliophile.

Mon cher Pasteur,

C'est bien plutôt vous ; qui vous esgorgillez tout doucettement, mais d'une manière si gentille qu'on ne peut que vous en remercier.

Au quart de la lettre de votre Epître, j'ai sauté à celle des Galates[20] *et ai trouvé… qu'en effet j'avais été faux : que c'est difficile de citer juste ! Mais mon erreur est péché véniel, car elle ne dénature pas le sens comme l'a fait mon ami Gautier*[21]*. Il est écrit au texte : faisons du bien à tous, et j'avais dit : faites du bien à tous, c'est une faute de conjugaison.*

J'espère que vous ne prétendez pas qu'il y a faute aussi à n'avoir pas achevé le verset, j'en avais [verbe illisible] la fin de ce verset là… mais son sens est contenu dans la portion que j'ai rapportée, & j'aime toujours mieux le sens large que le sens étroit ; il ne manque pas de Butinis[22] *en ce monde pour faire l'image [?], ceci soit dit sans malice.*

Vous paraissez vraiment avoir une prédilection superstitieuse pour les petits commencemens. Je suis loin d'en faire fi, mais je vous dirais pourtant qu'il y en a eu beaucoup qui ont échoué, ceux-là on ne les voit pas, on n'en parle pas, c'est comme les petits paysans qu'on enterre en bas âge, et en belle proportion : on dit alors de leurs frères qui ont survécu : Voyez quelle forte race ! Et si vous saviez à Genève même combien il y a eu d'enfants malades, mis en pension ici ou là… & qui n'ont pas été que des commencemens sans fin : « Ce que je sais le mieux, c'est mon commencemen ».

Bref, nous sommes à la chasse des écus qui sont le nerf de l'intrigue comme dit Figaro : Et que diriez-vous si par hasard notre meute était sur la piste « de la grosse bête ». Ne serait-ce pas mignon ?

[20] « Epître de saint Paul, apôtre, aux Galates », VI:10 : « C'est pourquoi, pendant que nous en avons l'occasion, faisons du bien à tous, mais principalement aux domestiques de la foi ». J'ignore quelle traduction de la Bible Maunoir a utilisée, mais il se peut que ce soit celle de J. F. Osterwald, Paris, Société biblique de France, 1866, page 272 de « Le Nouveau Testament de notre Seigneur Jésus-Christ ».

[21] Victor Gautier, *Un compte rendu de l'Infirmerie de Plainpalais. Réponse au projet de création à Genève d'un hôpital d'enfants*, Genève, En dépôt chez les principaux libraires, 4 janvier 1869, 15 pages.

[22] Inauguré le 20 octobre 1859, l'hôpital de Plainpalais avait été fondé par M. et Mme Butini, fervents adeptes du Réveil.

Non ! la difficulté n'est pas là où vous la voyez, elle est partout ailleurs… Voici quels seraient nos desiderata, & ceux de Duval[23] *& de ceux qui sont avec nous. Soyez-en vous-même & cela nous réjouira.*

1° Nous avons la prétention d'avoir un hôpital exclusivement destiné à l'Enfance.

2° Nous voulons que Protestants, Catholiques, Juifs, Musulmans s'il s'en trouvait y soient reçus sur le pied de la plus parfaite égalité.

3° Nous voulons qu'on respecte la religion de ces enfans ou plutôt de leur famille en ne faisant pas la moindre tentative de conversion, et en ne donnant aux sœurs et au personnel de l'établissement hospitalier aucune couleur confessionnelle quelconque.

4° Mais comme nous tenons essentiellement à l'Elément religieux, bien loin de le bannir, nous voulons l'appeler, le favoriser, le respecter, et voici comment : Le curé, l'évêque, le pasteur de l'Eglise nationale, celui de l'Oratoire[24]*, le prêtre grec, le Rabbin, et toutes les professions de foi et de zèle trouveront toujours dans l'Hopital une ou plusieurs pièces dans lesquelles on conduira, on transportera au besoin dans leur lit les petits malades, qui y recevront, instruction, exhortation, leçons de religion, communion & extrême onction (s'il y a lieu) pour les catholiques.*

Vous avez assez d'âge et d'expérience, et vous connaissez assez Genève & les Genevois pour comprendre que ce projet fait jeter les hauts cris à tout ce qui parle le patois de Canaan[25]*, comme dit Mme de Gasparin*[26]*… c'est une horreur, c'est presque de l'Athéisme, c'est au moins du rationalisme,… pour les plus modérés c'est de l'utopie… Eh bien ! nous ne le croyons pas, nous croyons que c'est tout bonnement de la loyauté ; profiter de la misère qui pousse une malheureuse famille à mettre son enfant à l'hopital, pour le détourner de la foi de ses parens, cela me semble une sorte de traquenard pieux.*

[23] André Jacob Duval, docteur et principal promoteur de l'hôpital Gourgas pour la création duquel milite Maunoir.
[24] Allusion aux adeptes du Réveil dont la chapelle de l'Oratoire, à la rue Tabazan, était l'un des foyers principaux.
[25] Allusion peu charitable aux « momiers », c'est-à-dire à des militants du Réveil particulièrement prosélytes et imprégnés de références bibliques.
[26] La comtesse Agénor de Gasparin, 1813-1894, est née Valérie Boissier-Butini. Figure de proue du mouvement évangélique, elle pratique un langage moderne, notamment dans ses nombreuses publications qui remportent un grand succès.

Faites des conversions, rien de mieux, je crois même qu'il est dans l'essence de toute foi vivante de chercher à faire des prosélytes : mais donnez-vous la peine de les aller franchement chercher ailleurs, mais pas à l'hopital : non est hic locus.

– Que pensez-vous de ce projet mon cher Pasteur ?

En allant plus loin et en s'abandonnant à des anticipations un peu imaginatives, ne peut-on pas espérer que si ce projet réussissait, l'hopital d'Enfans finirait par attirer à lui tous les enfans pauvres et malades du pays ; et que l'Hopital cantonal pourrait peut-être fermer les salles qu'il leur consacre aujourd'hui et passer un marché pour faire soigner chez nous ses malades ?

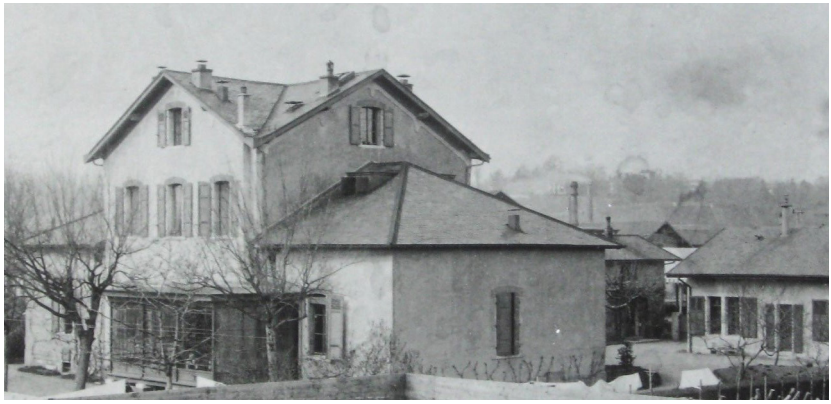
Dites-nous votre avis sur tout ceci. – ne parlons pas des difficultés matérielles, il y en aura, on les lévera [sic] ; – mais croyez-vous qu'un tel plan soit de nature à satisfaire les gens religieux de toutes les professions de foi, les gens raisonnables, j'entends ?

Y a-t-il là quelque vice fondamental qui vous frappe & qui nous aurait échappé… Quand on s'occupe d'un sujet avec quelqu'ardeur, il est aisé d'abonder & de surabonder dans son propre sens, malgré les meilleures intentions d'impartialité, c'est pour cela qu'il faut provoquer les conseils et les observations des gens judicieux, & c'est pour cela que je vous écris.

Veuillez, mon cher Pasteur, me croire votre très sincèrement dévoué

Th. Maunoir

Vendredi soir.



Conclusion

La Maison des enfants malades ouvrira ses portes le 3 octobre 1872, soit trois ans après la disparition de son ardent défenseur. C'est tout d'abord un modeste pavillon bâti à la rue Gourgas, dans le quartier populaire de Plainpalais. Désormais, la veuve de Théodore, Christine, et son fils lui-aussi médecin, Paul, assurent son démarrage.

L'œuvre philanthropique demeure active, aujourd'hui encore sous la forme d'une Fondation Gourgas qui collabore avec le département de pédiatrie des Hôpitaux universitaires de Genève. Toujours « au secours de l'enfance malade et défavorisée à Genève, sans distinction de sexe, de nationalité ou de religion »[27].

[27] Fondation Gourgas, 145 ans d'histoire, http://www.fondationgourgas.ch/histoire/ consulté le 23 avril 2019.

Hôpital Gourgas, entre 1890 et 1900

Table des matières

Les Maunoir à Mornex. L'idylle de Théodore et Herminie à Tarabara
Laurence Winthrop..... p. 3

L'ultime combat de Théodore Maunoir. Pour un hôpital inspiré de l'esprit croix-rouge. Épître au pasteur François Thérémin
Roger Durand ..... p. 21

Société Henry Dunant

Roger Durand, président
Cécile Dunant Martinez, vice-présidente
Nestor Cruz, trésorier
Elizabeth Moynier, secrétaire
Stéphane Aubert
Flávio Borda D'Água
Claire Druc
Claire Dunant
Maria Franzoni
Valérie Lathion
Lester Martinez
Ariane Vogel

Bernard Dunant, vice-président d'honneur

Comité Théodore Maunoir

Roger Durand, président
Laurence Winthrop, vice-présidente
Philippe Cramer, vice-président
Valérie Lathion, trésorière
Claire-Lise Sheeler, secrétaire

Crédits photographiques

Toutes les illustrations appartiennent à des collections privées, sauf l'autoportrait d'Herminie Maunoir qui provient du Musée d'art et d'histoire de Genève, ainsi que les photos de l'hôpital Gourgas qui sont conservées à la Bibliothèque de Genève.

Impressum

Cette brochure a été conçue par Roger Durand, president@shd.ch, et réalisée par Valérie Lathion.
Elle a été imprimée par Trajets, avenue Henri-Dunant 15, 1205 Genève.

Grand-Lancy, le 23 septembre 2019
© *Comité Théodore Maunoir*
© *Société Henry Dunant*

route du Grand-Lancy 92
1212 Grand-Lancy - Suisse

www.theodoremaunoir.org
www.shd.ch

SOCIÉTÉ HENRY DUNANT

Théodore Maunoir